

V

CRITIQUE SOCIALE (SUITE) : LES RELATIONS ENTRE LES SEXES

Le mariage

Les fouriéristes se sont attaqués de front au mariage et plus généralement au malheur sexuel – et jamais ultérieurement l'attaque ne sera aussi dévastatrice et menée à fond de train. C'est un secteur, il en est d'autres, où les socialistes romantiques ont été plus radicaux et parfois plus perspicaces que leurs successeurs. Fourier détaille les «Ennuis des deux sexes dans le ménage incohérent»,¹ sous huit rubriques en ce qui concerne les «ennuis» échus à l'homme – à savoir: malheur hasardé, dépense, vigilance, monotonie, stérilité, veuvage, alliance, cocuage. Ailleurs, Fourier, humoriste des taxinomies, détaille les 80 types de cocus produits par le mariage civilisé.² Les lois de l'attraction condamnaient «une institution si opposée aux penchans de la nature». ³ Selon les fouriéristes, inspirés par les abondants écrits de leur maître (mais portés à censurer les trop libertins manuscrits laissés par Fourier et les trop précises descriptions de l'amour au phalanstère), les relations entre les sexes engendrent à la fois en Civilisation les marchandages et l'ennui du mariage, l'adultère, la prostitution, la contagion, l'avortement...⁴ L'ignorance des lois de l'attraction passionnelle explique la perpétuation de ce système où tout est exécration – il s'agit bien en effet d'un système où les faits les plus contraires sont complémentaires. Le mariage, le célibat forcé et la prostitution sont les trois aspects d'un même malheur et d'une même ignorance.

Il y a dans le fouriérisme, une coupure avec les spéculations des anciens utopistes qui tendaient à rigoureusement régler l'union sexuelle et la famille. Aucun ne se déclarait en faveur d'une libre promiscuité ou d'une pluralité de formules mono- et polygames comme le fait Charles Fourier. Chez More, le mariage est monogame et indissoluble. L'État idéal, chez Campanella et d'autres, régleme autoritairement le choix des partenaires et contrôle tout désordre amoureux. Morelly se déclare sans doute pour la restauration de l'amour naturel : aux Îles flottantes, «la pudeur hypocrite ni une fantastique bienséance ne défiguroient point par un tas de pompeux haillons les charmes de la beauté. (...) On ignoroit les termes infames d'adultère, d'inceste et de prostitution.» Il n'empêche que dans son *Code de la nature* [1755], tout citoyen doit être marié, le célibat est hors-la-loi, le divorce n'est

permis qu'après dix ans etc.

Les brochures anti-socialistes qui pullulent avant 1848 reflètent le sentiment d'horreur que les attaques sociétales contre deux institutions «sacrées», la propriété et le mariage, inspiraient aux gens de bien. Les utopies de Fourier et celles des communistes babouvistes (la «communauté des femmes», *horresco referens*) comportaient de hideux sophismes que les publicistes pudiques n'évoquent qu'avec réticence. La dénonciation indignée était facile et il était de bonne guerre de taxer d'immoralité tous les socialistes en bloc, ce n'est pourtant pas qu'en ce secteur, les réformateurs romantiques aient été le moins du monde d'accord entre eux. Au contraire, nulle part les désaccords sur les remèdes ne sont plus extrêmes. Le bien des uns y est le mal des autres. Le mariage monogame est une institution contraire aux vœux de la nature; la fidélité perpétuelle est contraire à la nature humaine dont les passions doivent être régulée par l'attraction: telle est l'amorce de la critique de Fourier. Mais Pierre Leroux que les idées de Fourier et les tableaux d'orgies phalanstériennes indignent, voit au contraire dans la monogamie perpétuelle et obligatoire la juste solution au malheur sexuel des humains. Il dénonce l'immoralité des projets phalanstériens, la pédérasie et le tribadisme, accuse-t-il, étant au centre «pivotale» de l'organisation sociale future.⁵ (Cette critique prouve du reste que l'hostilité rend perspicace et que Leroux avait *bien lu* Fourier – au contraire de beaucoup de modernes.)

Les partisans d'Étienne Cabet, les «communistes icariens», abolissant d'un trait de plume la propriété privée, mais, dans leur culture louis-philipparde, fort peu portés au libertinage, se font déborder par les communistes de *L'Humanitaire* (dont la position sera adoptée par un inconnu nommé Karl Marx) qui tirent de l'abolition de la propriété, «l'abolition du mariage et de la famille». Étienne Cabet, indigné et sidéré d'une telle perversité, tonne contre eux.⁶ Il les hait car ils desservent la cause. «Les Ultra-Communistes qui parlent d'abolition de la famille, font infiniment de mal sans faire aucun bien parce qu'ils irritent et divisent».⁷

Trente ans plus tard, la critique est devenue plus uniforme. Dans les socialismes d'après la Commune, toute la critique du mariage et de la famille repose sur un paradigme simple, *amour vs argent* — tellement simple que le contraste engendre une critique bien courte d'idées si elle est forte d'indignation. Le mariage s'est dégradé comme tout le reste dans une société qui ne repose que sur le *cash payment as the sole nexus*, le froid paiement comptant. L'union des sexes, pour le bourgeois, est un commerce; le socialiste prétend en (re)faire un acte d'amour: simple antithèse du mal et du bien. «Qu'est-ce que l'union légale où manque

l'affection réciproque — et c'est le cas dans neuf mariages sur dix — sinon un négoce de chair dégradant?»,⁸ le mariage est devenu un «ignoble marchandage», il n'est plus qu'«une des formes de la propriété», non la moins odieuse. Une fois encore, la faute en est au capitalisme, au régime de la propriété privée qui a corrompu jusqu'à l'amour pour en faire une affaire commerciale.

Autre topos qui revient à tout coup et qui découle de ce qui précède: les deux institutions bourgeoises *complémentaires*, mariage et prostitution, l'une sacrée, l'autre infâme selon la casuistique bourgeoise, n'en font qu'une: le mariage n'est qu'une «prostitution légale»: l'expression apparaît d'ailleurs en 1830 chez les saint-simoniens.⁹ Les communistes de 1840, prônant, à l'indignation des gens de bien et des petites gazettes, la «communauté des femmes» soutenaient cette thèse qui montre que, dans les deux cas de figure, la femme est toujours une esclave à vendre: «Partout aujourd'hui, la femme est à l'encan; dans les cercles honnêtes, on la vend pour le mariage, dans la rue on la vend pour la prostitution».¹⁰ L'oxymore «prostitution légale» a conservé un siècle durant toute son efficace choquante et il n'est pas une brochure socialiste ou anarchiste qui n'y ait recours.

La critique du mariage, redevenu indissoluble en 1815, est bien plus étendue que le secteur de l'extrême gauche. Pour tous les progressistes, le mariage est à réformer. Francis Corbin dans *Les divorciaires, Affrontements politiques et conceptions du mariage dans la France du XIXe siècle* (1992) a fait l'histoire de débats passionnés qui vont dans des sens divers.¹¹ L'accord le plus étendu est de considérer au moins le mariage indissoluble, le «baigne conjugal», le lien conjugal unissant «deux forçats enchaînés pour l'éternité» comme un mal indiscutable: le remède est dans le divorce, dans la liberté, plus ou moins absolue ou balisée selon les réformateurs et toutes précautions prises en faveur des enfants, du divorce. Le réformisme et le féminisme bourgeois ont en effet leur liste propre de maux et de remèdes: divorce pour cause et par consentement mutuel, droit des enfants naturels, protection des filles-mères, recherche de paternité.

Si le mariage est une source de malheurs et de mécomptes pour les deux sexes, Engels, dans *L'Origine de la famille*, a montré le mariage comme instrument de l'assujettissement d'un sexe, le sexe féminin, par l'autre. Le mariage livre la femme au despotisme de l'homme. En se mariant, la femme signe un acte de servitude censé volontaire. Le parallèle entre l'exploitation du prolétaire par le patron et celle de la femme par le mari devient un théorème du socialisme, lequel promet d'émanciper à la fois, en abolissant le capitalisme, les

deux grandes catégories d'exploités, de «serfs».

Le capitalisme ayant tout corrompu, le socialisme remettra les choses en accord avec le vœu de la nature: le mariage disparaîtra avec l'abolition de la propriété privée. Il sera remplacé par l'union libre dont nous détaillerons les bienfaits au chapitre IX. C'est le mariage qui donne à la classe bourgeoise son caractère héréditaire, c'en est la raison d'être, et, celle-ci supprimée, le règne de l'argent aboli, le mariage devient inutile. Nous avons rencontré déjà ce raisonnement aristotélicien: si A est inséparable de B et si A disparaît, B aussi *ipso facto*. Autre raisonnement déjà rencontré: les socialistes n'auront pas à abolir une institution vicieuse qui déjà se décompose et se défait. La famille aussi se décompose, elle sera bientôt un souvenir du passé – en haut sous l'emprise de la cupidité, en bas, sous l'action de la misère: face aux attaques bourgeoises qui présentaient les socialistes comme des démolisseurs de la famille et du mariage, ceux-ci procèdent par rétorsion: c'est vous qui les avez détruits, dégradés, nous venons les «purifier». Le modèle de cette rétorsion est dans le *Manifeste communiste*: les socialistes bénéficieront du fait que les bourgeois auront fait à leur place le sale travail et qu'il leur suffira de rendre la femme et l'homme à la liberté, n'obéissant dans leur union, exclusivement basée sur le consentement mutuel et le respect, qu'à leur passion amoureuse. «Voudrions-nous détruire la famille que nous ne le pourrions pas, la famille se détruisant d'elle-même dans l'ordre capitaliste». ¹² «Les vrais défenseurs de la famille, ce sont les socialistes, écrit Louis Blanc, eux qui veulent arracher le mariage à l'esprit de spéculation pour le restituer à l'amour et qui combattent le règne de la prostitution dans le despotisme de la faim». ¹³

La prostitution

Depuis Parent-Duchâtelet (1857), le premier à en faire un objet d'enquête informée et chiffrée, la prostitution est devenue un des thèmes les plus souvent abordés avec horreur et fascination par moralistes, médecins et statisticiens — et gens de lettres du XIX^{ème} siècle. «Plaie de la société», nul ne le nie, la prostitution est «le comble de l'avilissement». Je ne parlerai pas ici des débats interminables et insolubles qui, dans les classes dominantes, opposent tout le siècle réglemmentaristes, abolitionnistes (de la police des mœurs) et suppressionnistes. Certains esprits pondérés se «consolent» du triste spectacle de l'amour vénal en assurant que «la société ne pousse personne dans le monde de la dépravation»: la cause de la prostitution, ce sont par les «mauvais penchants». ¹⁴ À quoi, ces moralistes ajoutent avec quelques réticences qu'on est bien forcé, tout en la déplorant de tout son cœur,

de tolérer une institution qui est au bout du compte, avouent-ils, un «moindre mal» et de maintenir un contrôle médico-policié sur ces pauvres filles, qui tient en visière le péril vénérien.

«Monstrueuse hypocrisie, infâmie bourgeoise!» Pour les socialistes de toutes les écoles, la société capitaliste est seule coupable de la prostitution, cette hypocrite société qui juge sévèrement celles qu'elle précipite dans l'infâmie. La critique de la prostitution sert, une fois encore, à démontrer que le problème tient à la constitution même de la société. La prostitution réglementée, «organisation officielle de la débauche», trahit l'ignominie cynique de l'État bourgeois. Le «fléau de la prostitution (...) est inhérent à l'abominable système de l'exploitation de l'homme par l'homme», supprimez celle-ci vous supprimez celle-là.¹⁵ La misère y condamne et elle en est la seule cause. Aucune femme ne se prostituerait, s'il lui était possible de gagner sa vie en travaillant. De malheureuses créatures faites pour l'affection et l'amour vendent leur corps, «assurément leur propriété indiscutable et leur capital»,¹⁶ pour ne pas mourir de faim! Cette exclamation pathétique qui revient de 1830 à 1914, occulte une absence d'analyse, de prise en considération de la misère sexuelle, celle notamment des masses urbaines. Produit de l'organisation sociale capitaliste, la prostitution ne disparaîtra qu'avec elle — les abolitionnistes bourgeois étaient aux yeux des révolutionnaires des pharisiens et des hypocrites. Une fois encore, face aux efforts des philanthropes, le socialisme actionne le topos du capitalisme irréformable et enchaîne «le socialisme seul pourra...».

La prostitution est l'œuvre, le crime d'une classe, la bourgeoisie, et une classe qui a à «son actif de telles turpitudes» est condamnée à disparaître.¹⁷ (Une fois encore, si on avait pu douter de la culpabilité de la classe privilégiée, le bourgeois confessait son crime: Victor Hugo aux *Chants du crépuscule*, versifie: «La faute en est à nous. À toi, riche! À ton or»...) Le bourgeois est un débauché qui «exerce le droit du seigneur si reproché à l'Ancien régime»¹⁸ sur les filles du peuple, dégradées en «chair à plaisir» d'une classe infâme. «Prenez la résolution de soustraire vos femmes et vos filles aux fantaisies lubriques des buveurs de sueur!»¹⁹ Car la satiété a «émoussé les désirs» du bourgeois et l'a porté vers les pires perversions. Il y a une sorte de moralisme plébéien pétri de ressentiment qui se fait jour, dénonçant les «orgies» bourgeoises et les «turpitudes» des riches, il s'indigne de «l'absence de sens moral» de la classe ennemie.²⁰ Mais ici aussi on pouvait se réjouir, après le réquisitoire, d'une dégénérescence annoncée, d'une pourriture autant physique que morale de la classe ennemie: «Le prurit de la noce et le virus syphilitique circulent dans leurs veines dès la naissance».²¹

Il y a parfois quelque chose de moins abstrait et doctrinaire, de plus sympathique aussi dans les publications anarchistes. Non une indignation dégoûtée devant la fille publique, victime des turpitudes bourgeoises, mais un élan de solidarité avec elle: «ce sont nos sœurs et nos les défendrons contre la bave que la société pourra leur jeter».²² Et il y a ce topos propre aux libertaires: avant de jeter la pierre, disons-nous que, dans cette société, nous sommes tous prostitués, «tous nous nous sommes vendus, parce qu'il faut vivre, pour un peu de pain».²³

Les néo-malthusiens

Si les progressistes pouvaient se mettre d'accord sur certains «besoins humains» fondamentaux auxquels la société de l'avenir devrait faire droit, il n'était pas évident qu'ils créaient tous automatiquement une créance sur la communauté ni que celle-ci était en mesure d'en prendre soin. Seuls les fouriéristes, par exemple, ont été prêt à reconnaître le besoin sexuel comme ouvrant un droit à sa satisfaction que le phalanstère allait sinon garantir du moins favoriser par une habile et stimulante combinatoire passionnelle.²⁴ À la fin du siècle, quelques néo-malthusiens reprendront la thèse du «droit au plaisir [sexuel]» (et quelques libertaires, celle du «droit à l'avortement») au milieu des cris indignés des natalistes et des Pères-la-pudeur qui les dénoncent comme des «pornographes». «Le plaisir d'amour est la satisfaction d'un penchant naturel, d'un véritable besoin; tandis que la procréation doit toujours être un acte soigneusement réfléchi», écrit le pionnier du néo-malthusianisme Paul Robin.²⁵ Des revues comme *Génération consciente*, *Rénovation*, *Le malthusien* propagent des techniques contraceptives qui leur valent des poursuites judiciaires continues.

Malthus avait incarné la science scélérate aux yeux des écoles socialistes romantiques. Dès 1832, Charles Dunoyer, préfet de la Somme, futur membre de l'académie des sciences morales, conseillait aux classes laborieuses la «prudence dans l'union conjugale». La *moral restraint* a été d'abord un paternel conseil des classes éclairées face à l'imprévoyance de la plèbe. Dans les années 1880, quelques socialistes et surtout des anarchistes, dont le plus fameux d'entre eux est Paul Robin, considèrent qu'en effet l'imprudente fécondité de la classe ouvrière augmente et perpétue sa misère, que le prolétariat contribue à sa misère en engendrant de la «chair à travail» (les ouvrières étaient à classer «chair à plaisir» pour les contremaîtres et les bourgeois libidineux). On leur accolera l'étiquette de «néo-malthusiens» bien qu'ils renversent la logique de l'auteur du *Principe de population*, ils n'épousent pas la doctrine victorienne de la *moral restraint*, de la limitation drastique de l'activité sexuelle.

Proclamant le «droit au plaisir», répudiant la morale religieuse, convaincus que l'immoralité c'est d'engendrer de façon irresponsable et convaincus aussi, car la médecine le déclare, que la chasteté est «nuisible à la santé», que la maternité consciente contribuera à l'émancipation des femmes, qu'un foyer où il y a peu d'enfants est un foyer égayé, moins misérable, où l'alcoolisme ne règnera pas, où les enfants seront mieux éduqués, ils mettent l'accent sur les moyens contraceptifs qu'une fausse honte réduit à la clandestinité. Si le célibat forcé est une folie, si la continence et la masturbation «présentent des dangers» et font des détraqués et des hystériques (avertissent les médecins de la fin de siècle) et si l'avortement est un péril, il existe des moyens peu coûteux d'éviter la grossesse. Il faut ajouter qu'un médecin comme Paul Robin est, expressément ou plutôt avant la lettre, un eugéniste: la «génération consciente», c'est le seul moyen de réduire le nombre des héréditaires, des aliénés, des tarés et de régénérer la race française en même temps que de renforcer la résolution révolutionnaire du peuple. Il faut, dit-il, faire que «la quantité de vie que l'on disperse follement sur un grand nombre de dégénérés non désirés, éphémères, se condense et se raffermisse sur un petit nombre d'êtres vigoureux, durables, impropres à l'asservissement, parce que désirés, voulus».²⁶

Les partis socialistes, peu émancipés des pudeurs traditionnelles et divisés sur ces questions «délicates», craignant les inconvénients de la «prophylaxie», laissent le terrain à ce petit groupe d'anarchistes. Il est arrivé que des leaders socialistes montrent que la procréation inconsidérée est un mal et qu'il est, écrit le leader belge César de Paepe, médecin du peuple, «beaucoup plus moral de recourir à des moyens préventifs de la fécondation que de procréer un grand nombre d'enfants que l'on sait d'avance voués à la misère».²⁷ Ce sont parfois les chansonniers qui produisent des romances engagées. Une chanson de Jean-Baptiste Clément, «Ne me fais plus d'enfants» est publiée dans *l'Almanach de la question sociale*, 1892. Mais en règle générale, le silence socialiste est assourdissant et, en fait, réprobateur. L'horreur pour la «fraude conjugale» est répandue dans tous les milieux (horreur hypocrite sans doute puisque tous les milieux, de l'avis des démographes, pratiquent une forme quelconque de contraception). Il faut rappeler que, dans la tradition socialiste, les pudibonds ne manquaient pas, au premier rang desquels, Proudhon qui tonne contre le malthusianisme de la classe laborieuse, veut la femme chaste, redoutant le mariage-fornication, les progrès de la débauche, la dépopulation de la France. Proudhon va jusqu'à prétendre que les fouriéristes qu'il hait, prônaient la pédérastie et le saphisme comme remèdes à la fécondité.

Au contraire des prudents socialistes, la presse libertaire et anarcho-sindicaliste fait large

place à la propagande contraceptive. Quelques bourgeois ont le courage de se rallier. Les adhésions prestigieuses à la Ligue de la régénération humaine, celles de Fournière, Naquet, Mirbeau, Tailhade, ne viennent pourtant qu'après 1900. Jusqu'en 1886, la «fraude conjugale» s'opérait dans le peuple ouvrier ou paysan (remontant en certaines régions, selon les démographes, au XVIII^{ème} siècle) dans une clandestinité de recettes qui n'était éclairée par aucune propagande ni aucune information. La Ligue de la Régénération humaine est fondée par Paul Robin en août 1886. En vingt ans, sa propagande s'étend immensément. En détaillant avec figures, dans de semi-clandestines brochures, les moyens anticonceptionnels, condoms, pessaires, la poignée d'activistes en ce secteur ont eu certainement une influence concrète sur la vie de bien des couples populaires, il est même peu de cas d'une influence aussi constatable à court terme d'un activisme aux moyens limités, marginalisé par une réprobation quasi-unanime. En 1907 pour la première fois, les statistiques françaises montrent un déficit des naissances sur les décès. Plus de cercueils que de berceaux: *Finis Galliae!* Les néo-malthusiens se réjouissent, les natalistes se déchaînent. Dans la bourgeoisie patriote, le natalisme a exprimé une réaction alarmée à une dépopulation accélérée, constatée dès les années 1880. Les natalistes n'ont simplement pas trouvé de mesures capables d'enrayer le phénomène; ils ont dénoncé les socialistes, les féministes qui incitaient les femmes à refuser «leur devoir de maternité» et engagé des poursuites contre les néo-malthusiens, ils ont dénoncé à la justice leur «pornographie répugnante» et les tribunaux les ont frappés avec vigueur. De tous les thèmes angoissants qui occupent la classe dominante, la dépopulation suscite le plus grand nombre de livres avant 1914. «La France est atteinte d'un mal dont il est probable qu'elle mourra. Ce mal c'est la stérilité croissante et généralement volontaire».²⁸

Grève des ventres

L'argumentaire de la «génération consciente» n'est qu'occasionnellement centré sur le «droit au plaisir». Il est essentiellement – et ceci a été l'alibi de son succès – celui de l'intérêt de la classe dominée comme telle. Le but de la propagande néo-malthusienne a toujours été non de procurer un peu de bonheur intime, mais relevant d'un mandat révolutionnaire: il ne s'agissait pas de se rendre la vie moins misérable, il ne s'agissait guère d'alléger la servitude des femmes, il s'agissait de priver à terme la classe capitaliste de chair à travail et de chair à canon. Le mot d'ordre qui donnait une teinte militante à la contraception a été de faire la «Grève des ventres».²⁹ L'ouvrier sortait souvent vaincu de la «grève des bras», mais s'il persistait vingt ans seulement à suivre les conseils des néo-malthusiens, il parviendra à créer

une véritable pénurie de travail salarié et alors, pour les plus convaincus, «tout croulera par la base, les institutions et les hiérarchies ..., sans qu'il soit nécessaire de verser une seule goutte de sang».³⁰ La contraception ferait l'économie de la Révolution!

Ici se fait en outre la connexion entre antimilitarisme et propagande néo-malthusienne. La surpopulation, c'était la guerre, non moins que le capitalisme. Le jeune prolétaire était mis dans l'alternative ou de devenir un jour l'assassin de ses frères en grève, obéissant à quelque «brute galonnée» au service du capital, ou de se laisser transformer en «chair à canon» après avoir été toute sa vie, comme ses pères, «chair à travail» et «chair à dividendes»! Le prolétariat n'avait pas à fournir le Moloch Capital en «chair à canon» pas plus qu'il n'avait à contribuer en faisant des enfants à grossir «l'armée des chômeurs» qui avilissaient les salaires. En pratiquant la «génération consciente», en réduisant sa progéniture, en refusant même de procréer, le prolétaire agissait conformément aux intérêts de sa classe et en vue de la paix. Cela se démontrait par l'absurde: à qui profitait le crime d'engendrer de futurs exploités?

Prolos, afin que nos maîtres ne manquent ni de soldats pour garder leurs propriétés, ni de travailleurs pour la faire fructifier, croissons et multiplions!³¹

«Tiens bourgeois, si tu veux des soldats, sois soldat toi même, et risque ta peau sur le champ de bataille».³² La «génération consciente» est donc présentée dans les brochures néo-malthusiennes comme l'acte socialiste-révolutionnaire par excellence et la dépopulation croissante est délibérément escomptée comme un moyen de rendre impossible la guerre impérialiste. Pour un couple ouvrier, être prolifique, reprochait-on, c'était se montrer au fond «patriote». La Patrie avide disait à la brute inconsciente: «Fais-nous des enfants pour que nous ayions des soldats!» Le premier devoir du socialiste était de se refuser à procurer ses victimes au Moloch. Il eût mieux valu «tordre le cou» à sa progéniture que d'augmenter «l'armée des résignés», allaient jusqu'à préférer les trimardeurs anarchistes.

NOTES

1. Fourier, Charles. *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Paris: Librairie sociétaire, 1846, 110. [prem. éd. Leipzig [= Lyon], 1808.]
2. Fourier, Charles. *Publication des manuscrits*. Paris: Librairie phalanstérienne, 1851-58. [tirés à part de *La phalange*, inédits publiés entre 1845 et 1849 en 6 recueils], III, 254-272.
3. Gabet, Gabriel. *Traité élémentaire. La science de l'homme considéré sous tous ses rapports*. Paris: Baillière, 1842, III 251.
4. Hennequin, Victor. *Les amours au phalanstère*. Paris: Librairie phalanstérienne, 1847.
5. *Revue sociale*, n° 3, 1845, pp. 35. Même chose, II, 7, 1847.
6. Voir *Le Populaire*, toute l'année 1841.
7. Cabet, *Ma ligne droite*, *op.cit.*, p. 37.
8. Le Roy, Achille. *La liberté de l'amour, avec la Carmagnole sociale, le Père La Purge, La Marseillaise des travailleurs*. Paris: Librairie socialiste Le Roy, 1887, 10.
9. Bazard, Saint-Amand. *Religion saint-simonienne. Lettre à M. le Président de la Chambre des députés*. Paris, 1830 7.
10. Lahautière, Richard. *De la loi sociale*. Paris: Prévot, 1841, 59.
11. Voir aussi du même auteur, *Le contrat sentimental, débats sur le mariage, l'amour, le divorce, de l'Ancien Régime et la Restauration*. Paris: Aubier, 1990.
12. J. Guesde, *Le combat*, 18. 4. 1890, 1.
13. Louis Blanc, *Nouveau monde*, 1: 1849, 9.
14. reproduction anast. de l'éd. de Paris, 1864], II, 20.
15. *Le droit anarchique*, 15. 6. 1884, 2.
16. *Le réveil social*, Vénissieux, 5. 1. 1907, 1.
17. Guesde, Jules. *État, politique et morale de classe*. Avant-propos d'Édouard Fortin. Paris: Giard & Brière, 1901, 268.

18. Guesde, *Le citoyen*, 21.9.1881, 1.
19. *Le salariat*, 13.10.1889, 1. «Il faut aussi supprimer les prêtres à qui on a défendu l'amour et qui sont bien obligés de satisfaire leur ignoble lubricité», enchaîne *Le droit anarchique*, 15. 6. 1884, 2.
20. Hamon, Augustin et Georges Bachot. *L'agonie d'une société*. Paris: Savine, 1889, 66.
21. Ibid., 27.10.1889, 1.
22. *L'avenir social*, Cette, 17. 4. 1889, 1. Cf encore «Défendons la fille de joie», *L'Attaque*, 42:1889, 2.
23. *Mouvement anarchiste*, 2:1912, 19.
24. Et encore... Victor Considerant et les autres personnalités de l'École sociétaire ont pris soin de censurer largement les inédits du maître qui comportait des projets que la société, avouaient-ils, n'était pas prête à recevoir. Dès 1840, c'est un Fourier moralisé et édulcoré qui est présenté au vaste public dans l'*Almanach social. Solidarité* d'H. Renaud, 1842, donne une version religieuse (?) et moralement austère du fouriérisme. Zoé Gatti de Gamond, sa disciple belge, regrette que Fourier, ce bienfaiteur de l'humanité, soit «tombé dans les plus tristes et les plus monstrueuses aberrations au sujet des mœurs», *Paupérisme et association*. Paris: 25 r. du Vieux Colombier, 1847, 79.
25. *Pain, loisir, amour*. Paris: Régénération, 1907, 8.
26. Robin, *Libertaire*, 25. 9. 1898, 4.
27. *Le Peuple*, 21. 1. 1889, 1.
28. Clément, Henry. *La dépopulation de la France: ses causes, et ses remèdes d'après les travaux les plus récents*. Paris: Bloud, 1903, 1.
29.
Paul Robin accorde la maternité de la formule à Augustine Bron dans *Le Peuple* en 1893. Elle sera popularisée par Séverine.
30. Kolney, Fernand. *La grève des ventres*. Paris: «Génération consciente», 1908, 13.
31. Allemane, *Parti ouvrier*, 3.8.1890, 1.
32. Faure, *Le problème de la population*, 23